

Chroniques éparpillées d'une dérive: quatre

Note de l'auteur: la présente chronique est nomade. Pour la lire en entier, il faut faire comme elle. Je propose donc une charade polychrome. Ma première loge du côté vert-de-gris, ma deuxième cohabite au milieu du rouge-plus-mort-que-vif, et ma troisième fleurit parmi les roses sans épines. La valse reprendra, mais dans un autre ordre: la cinquième, c'est le *Gréngé Spoun* du 10 décembre qui l'abrite, la sixième s'est réfugiée dans le *Phare* du 12 et la septième clôt l'année, le 18 décembre, cachée dans les colonnes du *Zeitung*.

Comment se porte l'utopie en cette fin de millénaire? Que ne lui a-t-on pas fait subir tout au long de ce siècle? Comme tout, elle a connu ses hauts et ses bas. Des hauts très hauts, et des bas très bas. Un fil relie l'assassinat de Jaurès à la Première guerre mondiale, un fil qui, camouflé par Octobre et ses petits enfants éphémères à travers l'Europe, resurgit dès la marche sur Rome en 1922. Se succèdent alors toutes sortes de danses macabres, culminant, elles, sur la prise du pouvoir d'Hitler et la catastrophe que nous savons sans pour autant oublier d'oublier.

Mais, et voilà l'autre fil de l'Histoire, pendant tout ce temps-là, au plus bas de son moral, l'utopie n'a fait que sommeiller. On l'a bâillonnée, emprisonnée, assassinée, mais elle n'en est pas morte. De l'exécution de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, à celle de Trotzky, sans oublier ni les procès de Moscou, ni le bombardement de Guernica, ni les camps de la mort, elle s'est retranchée dans un sommeil forcé.

Mais dormir, ce n'est que mourir un peu. Et malgré l'impensable cruauté du moment, l'utopie a continué à vivre. Et si, à ce moment-là, elle n'est pas morte, c'est que le moteur qui l'animait ronronnait toujours. Plus les coups que la réalité lui portait étaient durs, plus elle se rebiffait. Certes, pendant toute une période, elle est restée cachée dans les rares têtes de ceux qui avaient bien voulu l'héberger. Puis, dès la fin de la Deuxième guerre mondiale, elle a soudain rejailli de l'ombre pour renouer avec son propre fil de l'Histoire. Des continents entiers se sont débarrassés du colonialisme européen, d'autres ont choisi même la voie étroite, puisque conditionnée par l'Union soviétique, du changement social. Et puis, enfin, c'est dans le cœur même du distributeur de la barbarie qu'a éclaté la révolte, au printemps de 1968.

Nous, pendant ce temps, nous sommes descendus dans la rue, agitant le drapeau rouge, criant tour à tour: *Vive le FNL*, puis *Vietnam*, *Laos*, *Cambodge*, *Indochine vaincra*, puis *Ho Ho Ho Chi Minh* et *Che Che Guevara*, puis *Pinochet assassin*, puis *Vive Solidarnosc*. Et, au moment des bilans, il y a eu un noeud dans notre gorge: ceux en faveur desquels nous avions crié prenaient le pouvoir et bâillonnaient,

emprisonnaient, assassinaient à leur tour l'utopie. L'Indochine avait vaincu, mais il y avait Pol Pot.

Difficile, dans ces conditions, de continuer à abriter l'utopie dans sa tête. Quoi de plus normal que le doute s'y installe aussi? Et, avec lui, la mise en question. Et si tout était faux, dès le début? se sont soudain demandé les uns. Et si l'utopie n'était généreuse que dans les livres? leur ont fait écho les autres.

De telles questions se sont, à un moment ou à un autre, mise à circuler dans mon esprit. Et je me suis mis à dormir et à mourir avec l'utopie. Au réveil, ça m'a fait rire. Jadis, me suis-je dit, l'utopie s'endormait pour se cacher, pour passer à l'abri un mauvais quart d'heure, pour survivre. Et aujourd'hui, alors que rien ne la menace physiquement, elle tend, ironie de l'Histoire, à mourir pour de bon.

De quoi se nourrissait-elle donc avant? Du socialisme dit réel peut-être? Si tel est le cas, j'ai honte pour elle. Parce que, plus encore que son ennemi mortel, à savoir le capitalisme, c'est justement la caricature en Europe occidentale qui l'a désorientée durant ces dernières décennies. En faisant croire que l'utopie dont il rêvait s'était réalisée de l'autre côté du soit-disant rideau de fer, on lui a sans doute porté le coup le plus dur de son histoire.

Alors, comment faire la part des choses, en cette fin de millénaire? Où sont les têtes prêtes à accueillir l'utopie pendant cette énième traversée du désert? Ceux de l'autre bord ont déjà retrouvé leur réponse: ils s'emparent de Naples et peut-être même de Rome sans marche ni rien. Le bulletin électoral leur ouvre la voie. Et les gros sous regonflent leurs caisses.

Alors, et si, avant de nous endormir définitivement, nous livrions au moins une dernière bataille, nous, la parenthèse de l'après-guerre qui n'avons rien apporté à l'Histoire? L'utopie nous en serait reconnaissante. Je l'entends déjà nous supplier: s'il te plaît, dessine-moi une nouvelle stratégie.

Jean Portante